

Paris: Début du troisième millénaire

1

C'était une Mercedes de couleur grise.

Elle circulait sans plaques minéralogiques et, à son approche, ceux qui traînaient sur les trottoirs s'empressaient d'aller se planquer car tout le monde savait ce que signifiait la présence d'un véhicule sans plaques. Et puis on ne s'attardait pas dans les rues après le coucher du soleil qui disparaissait tôt en cette saison.

On approchait de Noël.

Le boulevard de Belleville était désert bien que son terre-plein central soit encombré par les cabanes en bois des commerçants autorisés.

Serge conduisait vite, franchissant les feux tricolores sans ralentir, juste un coup d'œil sur l'écran du GPS pour prévenir une collision pourtant peu probable car seules les Patrouilles parcouraient les quartiers de l'Est parisien à cette heure tardive.

Serge n'aimait pas faire partie d'une équipe de nuit car on ne savait jamais ce qu'on allait trouver à l'adresse donnée par les Renseignements. Certaines équipes étaient tombées dans des embuscades alors que leur mission était de ramener vivantes les personnes désignées, non de se coltiner avec les terroristes. Il y avait les patrouilles militaires pour cela. Il suffisait de les appeler et d'attendre que l'endroit soit sécurisé, mais alors ceux qu'ils étaient venus chercher avaient disparu.

Et eux avaient horreur de rentrer bredouilles.

Benoît, le chef du Groupe, regarda son GPS personnel, grimaça et annonça :

— Prochain carrefour, tu vires à droite et tu te ranges... On termine à pied.

— Loin du carrefour ?

— Cinquante mètres, une ancienne permanence du PS.

— Gonflés quand même de se planquer là, dit Robert, le dernier du trio, un homme au visage massif dont la carrure donnait l'impression qu'il était indestructible.

C'était un baroudeur. Ancien nageur de combat à qui on avait proposé de quitter l'armée pour entrer à la Sécurité. Comme c'était le lieutenant de vaisseau, commandant son unité, qui le lui avait demandé, il n'avait pu refuser.

La Mercedes doubla un camion à ridelles dans lequel des soldats en tenue de combat étaient assis face aux trottoirs, le doigt sur la détente des Famas, prêts à ouvrir le feu. Au début, juste après le putsch, il y avait eu des mouvements de foule, des manifestations, mais les soldats n'étaient pas des CRS. Ils n'avaient pas été entraînés aux missions de maintien de l'ordre et ils ne savaient pas manier le bâton, ni se protéger derrière les boucliers de plexiglas. Alors, ils avaient reculé puis, débordés, ils avaient ouvert le feu. Maintenant, depuis quelques mois, il n'y avait plus de mouvements de foule.

L'un des soldats glaviota quand la Mercedes passa à la hauteur du camion et son crachat s'écrasa sur la vitre latérale, à la hauteur du visage de Benoît. Serge donna alors un coup de frein qui replaça la voiture derrière le véhicule militaire. Robert se pencha en avant, la main déjà posée sur la poignée de portière.

— Laisse tomber, dit Benoît.

— Enfin, merde, il t'a glavioté dessus !

— Laisse tomber, je te dis.

— Mais enfin...

— Nous avons une mission à remplir.

La Mercedes redoubla le camion, ralentit aux prochains feux tricolores pour virer dans une rue perpendiculaire. Serge gara derrière une camionnette qui reposait sur des parpaings. Il coupa le moteur et attendit que Benoît ait eu confirmation de l'adresse où devaient se terrer les suspects.

— On y va, dit le chef de Groupe.

Ils quittèrent la voiture après avoir vérifié leurs armes, des Glock à quinze coups avec plusieurs chargeurs de rechange rangés dans les étuis de ceinture. Seul Robert disposait d'une arme de plus fort calibre, un riot-gun chargé de chevrotines 12/70. Il aimait bien cette arme pour le combat rapproché et il n'avait jamais vu quelqu'un se tirer indemne d'une de ses giclées.

Ils avancèrent lentement en rasant les murs faiblement éclairés par des lampadaires espacés qui avaient pour la plupart perdu depuis longtemps leurs rampes lumineuses. Robert traversa la chaussée et avança sur le trottoir d'en face, couvrant ainsi ses camarades en observant les fenêtres d'où pourrait surgir le danger. Mais les immeubles étaient en grande partie abandonnés depuis longtemps puisque leurs occupants, en majorité des Africains, avaient regagné leurs pays d'origine après l'installation du Nouveau Régime.

— C'est là !

L'ancienne permanence du PS avait eu ses vitres brisées lors d'une manifestation organisée pour fêter le retour de la France aux Français. Il ne restait à l'intérieur qu'une affiche avec un visage en gros plan, mais on ne pouvait plus reconnaître celui ou celle qui avait posé car on avait projeté des paquets de merde contre les murs. On ne pouvait lire que les derniers mots d'une profession de foi : « ... *Et cette politique nouvelle ouvrira enfin le pays au XXIème siècle...* »

— Faudra vérifier les parkings, c'est souvent là qu'ils se planquent...

— Ils y creusent des passages entre les immeubles.

— Robert, tu restes en bas pour couper toute retraite... Toi, Serge, tu viens avec moi fouiller les étages.

Benoît traversa l'ancienne permanence, poussa la porte intérieure et déboucha dans le hall de l'immeuble. Il alla jusqu'à l'ascenseur qui n'avait plus de portes. Fallait donc grimper à pied... Cinq étages qui s'enroulaient autour de la cage d'ascenseur... Il s'élança dans l'escalier, suivi par Serge pendant que l'ancien nageur de combat s'installait au rez-de-chaussée dans un angle mort, l'arme bien en main, prêt à neutraliser toute tentative de fuite.

Si l'information donnée par les Renseignements était exacte, les terroristes devaient se planquer dans l'immeuble. Cernés, ils allaient certainement défendre chèrement leur peau. Seulement, le boulot de l'Equipe était de les ramener vivants afin d'obtenir d'autres renseignements. C'était l'unique moyen de mettre hors d'état de nuire les éléments néo marxistes encore actifs. Ceux-ci n'avaient heureusement pas reconstitué leur toile d'araignée qui s'étendait sur le pays tout entier avant le grand sursaut patriotique. C'étaient maintenant de petits groupes, souvent isolés les uns des autres, qui tentaient encore de propager la doctrine dévastatrice qui avait conduit la patrie à deux doigts de sa perte.

Après avoir fouillé les premiers étages, ils arrivèrent au sommet. Le chef eut un signe de tête. Serge s'avança, l'arme en avant, le canon surmonté d'une lampe à forte luminosité qui aveuglerait à coup sûr ceux qui tenteraient de se dresser en travers de sa route.

— Sortez, les mains sur la nuque, hurla-t-il.

Il n'y eut pas de réponse.

Serge inspecta toutes les pièces puis quitta l'appartement pour se diriger vers celui qui lui faisait face, sur le palier. Entre-temps, le chef avait inspecté le vasistas en se hissant sur la rambarde de l'escalier. Le vasistas était clos par un cadenas, preuve que personne n'avait fui par les toits. C'était donc dans le dernier appartement que se terraient ceux qu'ils étaient venus chercher.

— On va juter du gaz, beugla Benoît en sortant de son blouson un tube guère plus épais qu'un crayon à bille. Il en tourna le capuchon avant de le jeter dans l'obscurité du logement. Il y eut un bruit sec, comme celui d'un bouchon de champagne et ils entendirent le sifflement du gaz qui s'échappait.

— Votre peau va commencer à se dissoudre dans moins de cinq minutes... Vous allez terminer votre existence en écorchés vifs et vous allez nous supplier de vous achever, mais nous vous laisserons crever en hurlant de douleur !

Il regarda Serge et sourit.

C'était son idée de se servir d'un gaz de combat interdit par l'O.N.U, mais dont on avait retrouvé quelques bidons oubliés dans la casemate d'un centre de recherche militaire abandonné depuis plus de vingt ans. Une façon imparable d'obtenir des redditions. On s'en servait aussi lors des interrogatoires, mais seulement quand les superviseurs n'étaient pas présents. Ces derniers, généralement de vieux officiers tirés de leur retraite, exigeaient qu'on en reste aux méthodes traditionnelles du renseignement militaire, à savoir la baignoire et l'électricité.

— Plus que trois minutes, ricana Benoît, juste avant d'être projeté sur la rambarde du palier par un homme lancé comme une bombe, suivis par trois autres individus qui s'engouffrèrent dans l'escalier.

Serge fit feu, vidant son chargeur, mais les balles s'écrasèrent contre les parois de la cage d'ascenseur qui rendait impossible d'ajuster des cibles aussi rapides.

En bas, alerté par le vacarme, Robert se prépara à recevoir l'assaut. Il lâcha en riant les deux premiers coups du riot-gun sur le colosse qui avait forcé le passage. L'homme parut éclater et des morceaux de chair et d'os vinrent se plaquer aux murs. Le deuxième fuyard riposta avant même que l'ancien nageur de combat ne tire une troisième cartouche.

Les trois rescapés passèrent sur les débris de leur camarade puis sur le corps ensanglanté de Robert. Là-haut, le Chef avait enclenché son GPS pour lancer un appel au bouclage et les camions des patrouilles militaires les plus proches devaient déjà converger vers l'ancienne permanence du PS.

Serge arriva à son tour au rez-de-chaussée. Il regarda le corps inanimé de son coéquipier, mais ne s'arrêta pas et fonça à l'extérieur. Les fugitifs n'avaient que peu d'avance. Il s'élança, gagnant mètre par mètre sur celui qui courrait le moins vite. Il arriva à sa hauteur quand un camion de patrouille déboucha à l'autre coin de rue, fermant toute possibilité de fuite. Il y eut un bref échange de coups de feu et un des fugitifs tomba, en même temps que Serge plaquait au sol celui qu'il venait de rattraper. Il l'immobilisa avec des menottes en nylon et le releva pour le pousser vers l'immeuble où Benoît était penché sur le corps inanimé de l'ancien nageur de combat.

Serge plaqua son prisonnier contre le mur d'entrée après lui avoir entravé les chevilles pour

prévenir toute nouvelle tentative de fuite. Il s'approcha ensuite du chef accroupi devant Robert toujours assis au bas de l'escalier, tenant le rio-gun dans sa main droite. L'ancien marin essaya de sourire, peut-être aussi de dire quelque chose mais, entre deux hoquets, un sang noir mêlé de glaires, épais, jaillit de sa bouche. Il se mit à trembler et ses deux pieds battirent le sol.

Puis il resta immobile.

Benoît regarda Serge d'un air désolé. Il haussa les épaules et se mordilla les lèvres avant de pouvoir parler.

— Il a passé...

— Tu es sûr ?

Le chef haussa les épaules.

— Tu te rends compte, un mec qui avait libéré à lui tout seul un pétrolier géant capturé par des pirates somaliens.

— J'ignorais.

— Seul je te dis... Il a nagé sous l'eau jusqu'au gouvernail puis il s'est hissé sur le pont pour descendre un à un les huit pirates.

— Seul ?

— Il avait reçu la croix d'Honneur européenne pour cet exploit... Bien sûr, certains journalistes communistes ont raconté que les pirates n'étaient armés que d'armes blanches mais, enfin, lui était seul... (Il réprima une sorte de sanglot...) Et maintenant, il se fait descendre par ces salopards de Rouges.

Benoît se précipita vers le prisonnier en sortant son arme.

— Je vais lui éclater la tête à ce salaud !

Serge arrêta le chef en lui prenant le bras.

— N'oublie pas qu'on doit en ramener au moins un vivant...

Le prisonnier avait tourné la tête pour éviter le coup, ce qui fit glisser la capuche de son vêtement de sport, libérant les cheveux roux qui tombèrent en vagues sur ses épaules.

Une femme !